

L'arche sainte

Autor(en): **J.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **47 (1909)**

Heft 8

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-205764>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

L'ARCHE SAINTE

Il paraît qu'il y a une crise du français. Rien d'étonnant à cela, une de plus ou de moins; il y a bien la crise viticole, la crise de l'horlogerie, la crise des boîtes à musique, la crise financière, sans parler de la crise générale, dont tout le monde souffre peu ou prou.

Ce n'est pas au *Conteur*, certes, d'aborder ces graves questions, aussi n'y songe-t-il nullement. Mais au hasard de ses petites promenades à travers les journaux, il est tombé sur une interview de M. Anatole France, concernant la question du jour.

Le spirituel écrivain, sous une forme plaisante, s'en prend surtout à la grammaire. Il prouve le plus aisément du monde que les principaux créateurs de la belle langue française, parmi ceux dont les écrits sont et longtemps encore seront des modèles, ignoraient la grammaire, pour la bonne raison qu'elle n'existait pas.

Ils n'en furent pas moins heureux, au contraire. Qu'en pensez-vous, petits amis, qui, sur les bancs de l'école, peinez autour de la règle des participes, de celle de « tout », de « même », etc., etc., qui ne savez pas encore et ne saurez jamais, sans doute, pourquoi « amour », « délice » et « orgue » sont hermaphrodites? Petits amis, qui vous demandez, enfin, pourquoi on consacre le plus clair du temps que vous passez en classe à vous bourrer la tête de mille et mille chinoïseries grammaticales de cet acabit, dont vous ne saisissez jamais — et vos maîtres non plus — le sens, attendu qu'il n'y en a pas?

On a si bien compris qu'il était injuste de se moquer ainsi de vous, de vous faire perdre ainsi un temps précieux, à votre âge plus qu'à tout autre, et que vous aviez droit à une compensation, qu'on vous en offre une. Elle s'appelle la « réforme orthographique » ou, si vous aimez mieux, la « déformation et la dénaturation du français ». On ne vous délivre pas du tout du joug insupportable, absurde, inexplicable, de la syntaxe des grammairiens; on vous lâche seulement un peu les brides de l'orthographe étymologique, très justifiable celle-là, et qui n'aurait plus pour vous de difficultés si on prenait peine de vous établir la « généalogie » des mots. Vous voyez qu'en fait de compensation on ne s'est pas fendu.

On ne vous tiendra plus rigueur d'écrire — ce que vous n'avez jamais fait, d'ailleurs — au mépris de l'étymologie, le mot orthographe: « ortographe », mais vous commettrez toujours un crime de lèse-grammaire si vous contrevenez à la plus minime des subtilités incompréhensibles de la règle des participes, de celle de « tout », de « même », etc., contre lesquelles vous pestez chaque jour, et bien d'autres avec vous, qui ne sont plus sur les bancs de l'école.

Que diriez-vous, si quelqu'un proposait, un jour, d'arracher de votre visage les traits particuliers qui vous rattachent à votre père, à votre mère, à tous vos aïeux, qui sont, enfin, la marque distinctive de votre famille? Vous protesteriez, n'est-ce pas? et vous auriez raison.

Eh bien, certains réformateurs, sous prétexte de vous faciliter l'étude de votre langue maternelle, n'en font pas d'autre à l'égard des mots.

Anatole France, à qui son interlocuteur, étonné, demandait: « Alors, qu'apprendre aux enfants? » répondit:

« La lecture et l'écriture. Ces deux instruments suffisent. Pas de grammaire; la grammaire, c'est le contraire de la vie et du mouvement. Qu'il y ait dans chaque classe une bibliothèque garnie. Le maître d'école mettra tout son discernement à faire un choix. Si l'enfant a du goût pour les lettres, on l'encouragera. Il poussera peut-être jusqu'à l'étude du latin, et c'est alors par le latin qu'il apprendra la grammaire... Mais tout le monde n'en a pas besoin... »

Voyez-vous, petits amis, jadis, en sortant de classe, le dernier jour avant les vacances, nous avions coutume de briser nos encriers contre le mur de la cour du collège. C'était de notre âge, mais c'était bête, j'en conviens. Nous salissions le mur, nos vêtements, nos mains, et parfois les ébloussures maculaient même le bout de notre nez. Morale: une punition à la maison et l'obligation de racheter un encrier, à la rentrée... A ces pauvres encriers, pourtant, qu'avions-nous à reprocher? Rien. Mais à la grammaire!...

Oh! mais, halte-là! J'allais en faire d'une belle et attirer sur mon front toutes les foudres pédagogiques!... Mettez que je n'aie rien dit... et M'sieur France non plus. J. M.

Un singulier gibier. — Deux ou trois nemrods vaudois descendaient à grandes enjambées les pentes dominant le village de Moiry. Ils atteignaient les premières maisons, lorsqu'ils furent rejoints par un aimable garçonnet qui se mit à trotter de toute la vitesse de ses petites jambes, pour être à côté d'eux le plus longtemps possible et pour pouvoir mieux admirer leurs gibecières et surtout leurs belles carabines.

— Qu'avez-vous attrapé? demandait-il en insistant comme font les enfants. Dites, qu'avez-vous attrapé?

— Une faim de loup, répondit l'un des chasseurs.

Alors, le bambin, se figurant naïvement on ne sait quoi:

— Oh! s'il vous plaît, montrez-la voir!

LE BATELIER JEAN DESCLOUX

Nous trouvons encore dans les *Voyages de F. Cooper*, d'où nous avons déjà détaché quelques pages pour le *Conteur*, le portrait suivant d'un batelier veveysan:

À commencement d'octobre 1832, une voiture de voyage s'arrêta sur le sommet de cette longue descente qui conduit des plaines élevées de Moudon au lac Léman, précisément au-dessus de la petite ville de Vevey. Le postillon était descendu de cheval pour enrayer la roue, et cette halte donna le temps à ceux qu'il conduisait de jeter un regard sur la scène remarquable qu'ils avaient sous les yeux.

C'était une famille de voyageurs américains

qui, depuis longtemps, parcourait l'Europe. Son chef (Fenimore Cooper) était habitué à l'océan, et la vue de l'eau éveillait en lui d'agréables souvenirs. Il était à peine établi à Vevey, comme maître de maison, qu'il songea à se procurer un bateau. Le hasard le mit en rapport avec un certain Jean Descloux, avec lequel il fit un marché, et ils naviguèrent de compagnie sur le lac.

Cette rencontre accidentelle devint le commencement d'une agréable connaissance. Jean Descloux, outre qu'il était habile batelier, était aussi un philosophe respectable dans son genre, possédant une bonne dose d'érudition. Ses connaissances sur l'Amérique étaient particulièrement remarquables. Il savait que c'était un continent à l'ouest de la Suisse, et qu'on y trouvait une ville qui s'appelait New-Vevey; que tous les blancs qui s'y étaient rendus n'étaient pas encore devenus noirs et qu'il y avait des espérances plausibles de civiliser un jour les habitants.

Trouvant Jean Descloux si éclairé sur un sujet qui est l'écueil de la plupart des savants de l'est, l'Américain songea à l'interroger sur d'autres matières. Le digne batelier était réellement un homme tout à fait distingué: il se connaissait fort bien au temps, avait diverses merveilles à raconter sur les hauts faits du lac, trouvait que la ville avait tort de ne pas faire un port de sa grande place, et maintenait toujours que le vin de St-Saphorin était une liqueur très savoureuse pour ceux qui ne pouvaient s'en procurer d'autre; il riait de l'idée de certaines gens qui supposent qu'il se trouve assez de cordes dans le monde pour atteindre le fond du lac Léman; il pensait que la truite était un meilleur poisson que la fêra; parlait avec une singulière modération de ses anciens maîtres les bourgeois de Berne, qui cependant, affirmait-il, entretenaient de fort mauvaises routes dans le Pays de Vaud, tandis que celles qui entouraient leur ville natale étaient les meilleures d'Europe. Enfin, l'honnête Descloux présentait un parfait échantillon de ce bon sens naïf et droit qui semble faire l'instinct des masses, et dont on se moque dans les cercles où les mystifications passent pour être de bon goût, les mensonges hardis pour des vérités, un sourire pour de l'esprit, les privilèges personnels pour de la liberté, et dans dans lesquels on regarde comme une offense mortelle contre les bonnes manières de faire entendre qu'Adam et Eve furent les parents communs du genre humain.

— Monsieur a choisi un temps favorable pour visiter Vevey, observa Jean Descloux, un soir qu'il naviguait avec l'Américain en face de la ville. Cependant il souffle un vent de côté du lac qui pourra effrayer les mouettes hors des montagnes.

L'Américain jeta un regard sur les monts, rappela dans sa mémoire les tempêtes qu'il avait essuyées, et pensa que les paroles du batelier étaient moins extravagantes qu'il ne l'avait jugé d'abord.

— Si vos barques étaient mieux construites, observa-t-il tranquillement, vous auriez moins peur du mauvais temps.